

PROLOGUE

Londres, 23 août 1305.

Alors que le roi Édouard 1er d'Angleterre reprend les terres écossaises en laissant derrière lui le désespoir et la misère, ce 23 août 1305, une chaleur étouffante envahit le pays. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille canicule. Sur les routes poussiéreuses qui mènent vers la capitale, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants marchent en silence, accablés par la douleur. À leurs côtés, des cavaliers au regard vide avancent tels des automates. Sur leurs habits, on remarque des traces de sang. Certains sont même blessés.

Au loin, une colonne de fumée opaque s'élève dans le ciel plombé. Allumé par les rebelles, le feu ravage les champs de céréales : le grenier de l'Angleterre.

Puis la foule se rassemble autour du gibet. Parmi elle, les fidèles compagnons du condamné qui se sont dissimulés et qui espèrent le sauver des mains des bourreaux. Coupable de haute trahison, les tortionnaires l'enjoignent de reconnaître son devoir d'allégeance et de jurer fidélité auprès du roi Édouard 1er. Mais l'homme refuse. Il est roué de coups et subit le supplice de l'écartèlement. Le châtiment est d'une telle barbarie que certains curieux perdent connaissance pendant que d'autres cachent leur visage en larmes. Ses compagnons d'armes comprennent à cet instant qu'ils ont perdu leur frère, leur ami. Ils ne souhaitent qu'une chose : qu'il meure très vite. Mais le condamné est une force de la nature et le calvaire se poursuit.

Alors qu'ils veulent en finir avec lui, les bourreaux l'attachent, l'éventrent et brûlent ses entrailles. Ils lui somment une dernière fois

de faire allégeance, mais l'homme refuse avant de rendre son dernier souffle.

Le monarque ordonne qu'on l'équarrisse et que chaque partie de son corps soit exposée aux quatre coins du royaume. En agissant ainsi, le souverain s'assure qu'il prive le rebelle d'une sépulture et qu'il enlève de ce fait, toute idée de rébellion aux Écossais.

Pourtant, la flamme qui s'éteint sur la place publique redonne tout à coup à ce peuple épris de liberté, la force et le courage de reprendre le combat.

CHAPITRE 1

Comté d'Ayrshire, Écosse, 1860.

Dissimulée derrière les rochers qui surplombaient la plage, Camille observait le vieux phare.

« Qui a pu le rénover ? »

La jeune femme ne reconnaissait pas les deux bâtiments construits dans l'alignement du corps principal, ni la verrière cylindrique située en haut de l'édifice central.

Vestige du temps passé, cette tour à feux avait subi bien des transformations et malgré son remplacement par des réverbères à huile, cette source lumineuse était devenue insuffisante pour guider les navires. Trop petite, la vieille sentinelle avait été abandonnée au profit d'un autre phare construit sur un récif. Grâce à un nouveau système d'éclairage, celui-ci était plus puissant et son feu blanc guidait plus aisément les marins dans l'estuaire.

Le souvenir que Camille en gardait était une ruine mutilée et fragilisée par les violentes tempêtes. Pourtant, lorsque le soleil venait caresser l'édifice, les murs renaissaient et l'herbe qui poussait entre les pierres livrait alors une profusion de petites fleurs sauvages. Des oiseaux marins y avaient fait leur nid tout en haut, où un pan de la plate-forme avait résisté. Malgré tout, le vieux phare était toujours là.

Avait-il une âme ? La jeune femme n'en doutait pas.

Soudain, une porte claqua et des aboiements résonnèrent dans la nuit. Camille s'arrêta d'avancer.

« Ce doit être le maître des lieux ! »

L'homme était accompagné d'un wolfhound*. Agacé, l'individu lui ordonna de se taire et le chien s'arrêta aussitôt. Ils traversèrent la cour puis disparurent dans l'autre bâtisse. La jeune femme était très surprise de voir cet animal réputé très dangereux. Elle devait rester sur ses gardes si elle ne voulait pas se trouver face à lui.

« Quelle idée cette sortie à pareille heure ! Un de ces jours, il t'arrivera de gros ennuis ! » lui murmura sa conscience.

Les averses de ces derniers jours avaient raviné le sol saturé par endroits. La terre collait à ses bottines. Elle sentait sous ses semelles les cailloux qui meurtrissaient ses pieds gelés. Malgré son bonnet en laine et sa cape, elle était transie de froid. Les ronces s'accrochaient aux plis du lainage et ralentissaient son avancée, elle essayait de se libérer, mais les arbrisseaux épineux ne faisaient que la blesser. Elle prit son mouchoir et essuya les gouttes de sang qui perlaient sur ses doigts.

Audacieuse et insatiable curieuse, Camille était ainsi. Unique enfant d'un couple de Français modestes, elle avait reçu une éducation rigoureuse par son père archéologue, qui lui avait transmis sa passion ainsi que son caractère bien trempé. Sa mère l'avait entourée d'amour, s'appliquant toujours à maintenir l'équilibre entre les deux personnages. Leur relation très fusionnelle provoquait souvent des étincelles et quand le père s'en allait, l'adolescente qu'elle était s'ennuyait. Elle avait suivi de brillantes études à Paris pour devenir archéologue-paléographe. Elle aimait passionnément son travail ; reconstituer l'histoire d'une civilisation était pour elle jubilatoire.

Des cygnes sauvages traversaient le ciel par groupes en poussant leurs cris stridents. Ils resteraient tout l'été sur les plans d'eau et repartiraient en automne. Toujours déchaîné, l'océan jetait dans un bruit assourdissant ses vagues écumantes sur les rochers. Camille sentait sur ses lèvres le goût salé des embruns qui s'envolaient

* voir lexique page 232.

par-dessus les buissons. Elle s'arrêta pour contempler à quelques miles de là, l'ombre imposante de l'autre phare qui projetait à intervalles réguliers ses faisceaux lumineux.

Elle jeta un regard sur les volets encore ouverts et reprit sa marche. Plus que quelques mètres pour atteindre le premier bâtiment et elle pourrait regarder discrètement à l'intérieur. Soudain, un macareux* surgit des fourrés et se faufila entre ses jambes, lui faisant perdre du coup l'équilibre. Elle poussa un cri et tenta de se rattraper aux buissons, mais la chute fut inévitable. Elle partit en arrière et dévala la pente la tête la première pour s'arrêter finalement un peu plus bas. Étourdie par sa chute, elle tenta de se redresser quand elle entendit des aboiements qui l'immobilisèrent de stupeur. Étendue de tout son long dans la végétation, elle espérait ne pas être repérée quand les grognements se rapprochèrent. La bête était là.

« Oh Seigneur ! Dans quel pétrin me suis-je mise. Faites qu'il s'éloigne ! »

CHAPITRE 2

Elle sentit un souffle au-dessus d'elle. Deux yeux noirs comme des galets l'observaient. Il la renifla sur tout le corps, elle tenta de le repousser, mais n'y parvint pas.

— Va-t'en sac à puces, je ne suis pas du gibier pour toi mon gars. Manquerait plus qu'on me voie dans cette posture... Allez le chien, file... va rejoindre ton maître.

Mais elle s'enfonçait de plus en plus dans les buissons et les branches blessaient cruellement le bas de son dos quand tout à coup, le dangereux chasseur redressa la tête pour aboyer. Une voix retentit dans la nuit.

— Egan... aux pieds !

Mais le molosse reprit de plus belle.

« Par tous les saints... Je vous en supplie, faites que son maître ne s'approche pas. Quelle honte s'il me découvre ainsi ! »

Un sifflement strident se répandit dans la nuit, l'animal s'éloigna et le silence envahit la lande. La pluie se mit à tomber. Les jupons toujours retroussés, elle imaginait aisément la scène. Cachant son visage dans ses mains souillées, la jeune femme fut prise d'un fou rire. Elle se ressaisit cependant et réussit tant bien que mal à s'extirper des fourrés. Les jambes chancelantes, elle réajusta ses vêtements déchirés, maculés de boue et retira quelques brindilles retenues prisonnières dans ses cheveux. Camille était dans un état lamentable. Heureusement, personne ne l'avait vue.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter les lieux, elle jeta un dernier regard vers le phare et vit, derrière la baie vitrée, la silhouette d'un homme regardant l'horizon. Intriguée, elle se retourna et vit le soleil

jouer à cache-cache derrière les nuages, qui formait un gigantesque éventail de tons orangés. Le spectacle était à sa mesure : grandiose. Malheureusement, la lumière du soir finit par faiblir et doucement, l'astre vaincu s'enfonça dans les eaux glacées de l'océan.

Elle fixa à nouveau la tourelle, l'homme regardait ailleurs. La lune qui était cachée un temps derrière les nuages, ressortit et éclaira la baie. Pour Camille, il était temps de déguerpir, car l'individu pouvait aisément la voir. Soulevant sa jupe amazone, elle accéléra le pas, mais une douleur à la cheville ralentit sa course. La jeune femme lança un rapide coup d'œil par-dessus son épaule et frissonna. L'homme regardait dans sa direction.

Elle arriva enfin près du petit bois où un peu plus tôt, elle avait laissé sa jument. Elle s'empressa de dénouer les rênes fixées sur la branche, grimpa sur la selle et disparut dans la nuit.

La pluie tombait drue quand elle pénétra dans la cour. Le claquement des sabots sur les pavés fit sortir le jeune lad de l'écurie. Liam s'apprêtait à saisir les rênes quand il remarqua l'état de sa jeune maîtresse. Troublé par son apparence, il se précipita pour l'aider à descendre, mais elle refusa son aide. Sans un mot, il guida l'animal vers les écuries sans manquer toutefois de se retourner plusieurs fois. Elle monta en boitillant les quelques marches et entra dans le hall, entraînant avec elle un courant d'air glacé. Le vieux majordome Eliot Moore, assis dans son fauteuil, avait attendu patiemment de faire son office, mais avait fini par piquer du nez. Originaire du pays de Galles, cet ancien de la Royal Navy avait combattu aux côtés de l'amiral Horatio Nelson lors de la bataille de Trafalgar*. Alors que l'amiral mourait, Eliot perdit sa jambe droite et dut renoncer à sa carrière dans la Marine. Depuis, il marchait à l'aide d'une jambe artificielle.

Le grincement de la porte le sortit de sa somnolence. Vaillamment, il se redressa en essayant d'ignorer ses douleurs qui lui pourrissaient la vie, rajusta son veston puis s'avança vers sa jeune maîtresse. Absourdi, le vieil homme eut un hoquet de surprise en apercevant son visage abîmé et souillé de boue. Il saisit du bout des doigts la cape

maculée et remarqua que sa jupe était déchirée. Il ferma brusquement les yeux et secoua la tête de droite à gauche, affligé par ce spectacle désolant.

« Seigneur ! Il semblerait que cette jeune personne soit bien déterminée à nous faire mourir de peur ! Jamais, de toute ma vie de serviteur, je n'ai vu une lady agir de la sorte. Une véritable dame ne s'aventurerait jamais seule... qui plus est quand il fait nuit... Ah ces Français ! »

— Humm... bonsoir Milady. J'informe Miss Douglas de votre retour.

— C'est inutile Monsieur Moore, surtout n'en faites rien.

— Comme il vous plaira Milady ! dit-il navré de la voir dans cet état et d'écorner encore une fois les règles régissant le protocole.

De son côté, Camille se rendait compte qu'elle surprenait le personnel par son comportement, mais elle n'avait aucunement l'intention de changer sa façon de vivre sous prétexte que cela les choquait.

« Faudra bien que ces Anglais s'y fassent ! »

— Quel froid !

— Effectivement Milady... humm ! D'ici peu nous aurons une tempête.

— Oh... une tempête dites-vous ! répondit Camille qui désirait regagner ses appartements au plus vite.

Pourtant, elle lui sourit, l'encourageant à poursuivre.

— Les brises de mer n'apportent rien de bon. J'ai bien peur que nous ne soyons obligés de supporter ce mauvais temps quelques jours encore !

— Je présume que c'est votre jambe qui vous le dit !

— Précisément. Ma jambe ne s'est jamais trompée ! affirma-t-il en redressant la tête.

Ce bon vieil Eliot ne risquait rien, il pleuvait tout le temps. En tout cas, depuis qu'elle était là, le soleil n'avait fait que de timides apparitions.

Enfin, il la salua avec respect et se retira. Les pas de la jeune femme résonnèrent sur le sol dallé noir et blanc. Elle entendit à l'étage le

grincement d'une porte et Camille poussa un grand soupir avant de s'engager dans les escaliers.

CHAPITRE 3

Depuis de longues années, la gouvernante Alainna Douglas dirigeait Crystal House, ancienne demeure des MacUilliem. Habituellement, elle arrivait à maîtriser ses émotions, mais ce soir elle était consternée par ce qu'elle voyait. Elle se hâta vers sa jeune maîtresse pour lui venir en aide.

— Doux Jésus, où vous êtes-vous aventurée Milady ? Vous allez finir par me faire mourir !

— Je vous en prie, ne dites rien. Je suis épuisée, j'ai l'impression que l'on m'a rouée de coups !

— Ce ne serait pas étonnant ! N'a-t-on pas idée de s'aventurer seule à la nuit tombante... Ainsi Dieu vous met en garde Milady ! affirma-t-elle en faisant rapidement le signe de croix. Laissez-moi vous raccompagner dans vos appartements, ensuite je vous préparerai un bon bain et nous appliquerons sur vos plaies une pommade cicatrisante !

— Laissez, je connais le chemin. Je vais m'allonger un instant Madame Douglas ! assura-t-elle en entrant dans sa chambre.

— Comme il vous plaira !

Camille s'appuya un instant contre la porte et ferma les yeux.

Elle retira ses chaussures et ses vêtements souillés. Sa cheville était enflée, son pantalon de dentelle était déchiré sur une partie du côté droit, où il manquait un morceau de tissu. Près de la fenêtre se trouvait une psyché : elle comprit enfin la stupeur des domestiques en apercevant son profil.

« Hé bien avec une tête pareille, tu n'es pas prête de ressortir. Pas étonnant que les domestiques aient été choqués, tu ferais même peur aux fantômes écossais ! »

Elle s'approcha de la table de toilette, saisit le broc et versa un peu d'eau dans la cuvette pour se laver les mains. Un large fauteuil coussu en soie damassée grise aux accoudoirs un peu élimés se trouvait près de la cheminée. Elle s'y assit prudemment et essaya de se détendre. Elle repensa à sa périlleuse escapade et au contact pacifique avec l'animal.

« Qui peut vivre dans ce phare ? Sans aucun doute un vieux marin en retraite. Un nostalgique qui ne peut se passer de la mer... Quoi qu'il en soit, cet homme a fait du bon travail ! »

Perdue dans ses réflexions, elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. Quelqu'un arrivait à petits pas.

— Maman ?

— Ma chérie, que fais-tu debout à pareille heure ? Tu vas attraper froid ainsi vêtue. Viens vite dans mes bras mon bébé !

Ses cheveux aussi dorés que ceux de sa maman étaient emprisonnés dans un bonnet de nuit rose assorti à sa liquette. Elle retenait contre elle une poupée de chiffon.

— Qu'est-ce que t'as fait Maman... T'es tombée ?

— Oui ma chérie, je ne regardais pas où je mettais les pieds. J'ai trébuché et je suis tombée dans les fourrés.

— T'as beaucoup mal ?

— Oh juste un peu, ce ne sont que de petites égratignures. Tu sais, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive !

— Oui, ça t'arrive souvent ! Tu t'es encore mélangée les pieds dans ta robe ?

La jeune femme sourit, c'est ce qu'elle lui disait chaque fois.

— Il faut que tu remettes ton pantalon et ça n'arrivera plus !

— Tu as raison ma chérie. Je ne comprends pas pourquoi je ne l'ai pas mis ce soir. Je devais avoir la tête dans les nuages ! murmura-t-elle dans le creux de son oreille.

— Tu me racontes comment t'as fait ?

— Non Mathilde, il est tard. Je te raconterai une autre fois !

— S'il te plaît Maman !

— Une autre fois !

La fillette savait qu'il ne fallait pas insister. Résignée, elle se blottit contre sa mère puis glissa son pouce dans sa bouche. Ses yeux commencèrent à se fermer et Mathilde s'endormit. Les flammes léchaient le bois dans la cheminée et Camille finit par s'assoupir aussi. Plus tard, la gouvernante souleva délicatement l'enfant endormie dans ses bras.

— Votre bain est prêt Milady !

— Merci Alainna.

— Je raccompagne Mademoiselle Mathilde dans sa chambre et je reviens !

— Prenez votre temps ! soupira-t-elle.

Finalement, elle ne refusait pas son aide.

Lorsqu'elle vivait en France dans la maison familiale, Camille n'avait qu'un couple de vieux serviteurs qui s'occupait de tout. Lorsqu'elle partait sur les chantiers et qu'il lui était impossible de l'emmener, Mathilde restait près d'eux. Mais depuis qu'elle vivait ici, elle avait du mal à s'habituer à ce personnel qui répondait à ses moindres désirs. Certes, il était efficace et irréprochable, mais parfois elle aimerait se retrouver un peu seule.

Un bruit de porte la tira de ses pensées, la gouvernante revenait. La jeune femme se redressa lentement et gémit, car, à nouveau sollicités, ses muscles étaient toujours aussi douloureux.

Toute en longueur, la salle de bains possédait deux grandes fenêtres où étaient suspendues de belles tentures aux tons fleuris. Entre les deux ouvertures, une commode peinte en blanc avec un petit liseré doré autour des tiroirs accueillait des pots de sels, des savons parfumés ainsi qu'un très joli flacon en cristal, où *aqua coloniensis** était noté en lettres capitales. Ce flacon lui avait été offert par les Dumont avant son départ. Cette eau alcoolisée et parfumée avait des vertus curatives et bienfaitrices. Elle soignait les douleurs dentaires, la migraine et bien d'autres maux. Cela sentait si bon que Camille préférait s'en frictionner le corps après chaque bain.

Un magnifique lavabo trônait sur un support en fonte émaillée. Des roses anciennes y étaient dessinées et auréolaient la faïence immaculée. Les robinets étaient en cuivre, d'où l'eau tempérée s'écoulait à la demande grâce à de grandes cuves reliées judicieusement par un système de conduits. Ainsi chauffée, cette eau alimentait la salle de bains en permanence. Une grande plaque de marbre bleu de France festonnée d'arabesques sur son pourtour protégeait une partie du mur des inévitables éclaboussures. À mi-hauteur, une étagère également en marbre était fixée sur toute la largeur de la plaque. Quelques flacons aux bouchons d'argent étaient placés par ordre de grandeur près d'une brosse, d'un peigne et d'une boîte d'épingles à cheveux en porcelaine. De chaque côté de la vasque se trouvaient deux empreintes en forme de coquilles faisant office de porte-savons ; une serviette était posée à proximité. Une alcôve abritait une imposante baignoire posée sur quatre pieds de fauves en fonte, elle était agrémentée sur son rebord d'un motif fleuri qui rehaussait sa magnificence. Une autre grande plaque de marbre protégeait le mur où deux coupelles y étaient fixées. Elles offraient à la baigneuse un morceau de savon parfumé et une éponge naturelle. Il y avait deux chaises dont les assises étaient assorties aux tentures, elles encadraient un poêle à bois qui diffusait une douce chaleur. Sur l'une d'entre elles se trouvaient une chemise de nuit en lin et sur l'autre une grande serviette.

Catrina, la jeune servante, jeta des huiles parfumées dans l'eau et une odeur florale se libéra et envahit la pièce. Elle déposa ensuite sur le parquet ciré un grand tapis moelleux puis salua sa jeune maîtresse avant de disparaître. Enfin seule, la jeune femme se dévêtit et se glissa dans le bain. Elle grimaça puis soupira d'aise. Une psyché légèrement inclinée renvoya son visage meurtri.

Les mains sur ses yeux, elle s'enfonça entièrement dans l'eau.